

lesques auxquels pendait toute une voilure de navire?

Et ces nobles personnes du temps de Henri II qui, pour imiter quelques princesses atteintes de goître et désireuses de cacher cette infirmité, se mirent à la mode des hautes fraises tuyautées, plissées et amidonnées qui leur enserraient le col comme dans des carcans?

Et celles qui, à diverses époques, s'accrochèrent aux reins ces "tournures", ces postiches ridicules qui donnaient à leur séant des proportions dont la Venus hottentote eût été jalouse?

Et celles qui, à la fin du règne de Louis XV, s'affublèrent la tête de "poufs" si hauts qu'il fallut ouvrir le dessus des carosses pour qu'elles pussent s'y asseoir?

Et ces femmes du Directoire qui, prises d'une belle passion pour l'antiquité, se promenaient à Paris, à demi nues sous un léger peplum et risquaient la fluxion de poitrine à chaque fois qu'elles sortaient dans la rue?

Et toutes celles qui, du XIVE au XXe siècle ont emprisonné leur taille dans les corsets ridicules d'autrefois?

De quelle pitié n'est-on pas saisi quand on contemple dans nos musées du costume ces "corps de bougran" aux lames de fer que portaient les femmes du XVIe et du XVIIe siècle, et même ces "corps à baleines" des élégantes du temps de Louis XV!

Est-il possible que des femmes aient eu l'affreux courage d'enfermer dans ces instruments de géhenne ce que la nature a créé en elles de plus délicat, de plus fragile, de plus charmant?

La seule vue de ces monstrueux objets démontre éloquemment le pouvoir de la mode. Il faut souffrir pour être

belle — belle suivant l'esthétique du jour — la femme souffre sans murmurer. Si la mode comporte des dangers, qu'importe!... La femme ne fera rien pour les éviter.

Il y a une dizaine d'années, les couturiers américains avaient inventé la "jupe en quatre quartiers". C'était une jupe fendue en avant, en arrière, à droite et à gauche. Ses créateurs en faisaient une description enthousiaste. Il paraît que ce vêtement donnait à celles qui le portaient une grâce toute particulière. "Environnée de pétales, la femme ressemble à une fleur, disait un couturier. Et, les jours de grand vent, comme un fil à la base relie les quatre quartiers, la femme évoque l'image d'une grenade ouverte ou d'un ballon fendu..." Oui, mais il arriva à plusieurs reprises que des dames vêtues de la jupe en quatre quartiers, en traversant la chaussée ou en longeant les bords du trottoir, furent happées au passage par des automobiles et projetées sous les roues. On vit alors combien étaient dangereuses ces robes à pans flottants, ces jupes fendues se gonflant sous le vent.

Certes, c'est très joli d'être "environnée de pétales", d'avoir l'air d'une fleur qui marche, mais c'est moins charmant si chaque pétale est un danger. On renonça donc à cette mode; mais il paraît qu'on a oublié ses inconvénients, car nous la voyons renaître aujourd'hui. Les jupes à pans flottants reparaissent en grand nombre.

Votre démarche, mesdames, en acquiert une grâce idéale... Mais prenez garde — prenez garde au monstre automobile qui happe tout sur son passage!

Et la jupe entravée?... Elle régnait en 1914, à la veille de la guerre. La